

L'INSUPPORTABLE CONDAMNATION À L'EXCELLENCE

PAR DENISE DROLET, MD
TELORDD@HOTMAIL.COM
OMNIPRATICIENNE EN MONTÉRÉGIE
PERSONNE-RESSOURCE AU SEIN DU PROGRAMME D'AIDE AUX MÉDECINS DU QUÉBEC

CERTIFIÉ « INFAILLIBLE À VIE »



Il y a eu ce professeur rempli de bonne volonté : « Tu iras loin dans la vie avec tout ton bagage de sérieux. » *Ah oui?* Il y a eu ce père, qui pensait pourtant bien faire : « T'es même pas la première, vante-toi pas! » *Snif, la deuxième place, je croyais que c'était permis...* Il y a aussi eu les orienteurs : « Tu as de très bons résultats, tu devrais aller en médecine... » *Qui a dit que c'était ce que je voulais?* Sans compter les nombreux mérites et prix

d'excellence, puis, cette fameuse cote R dans le plafond et l'entrée à la faculté de médecine : « Vous êtes la crème de la société. »

Si c'était seulement ça. Mais non, car il y a aussi eu les gardes de 24 heures : « Si t'es pas capable, t'avais juste à choisir une autre profession! », les sarcasmes de certains patrons quand un résident manifestait de la fatigue, de l'incertitude, de la peur ou une

réticence à s'exercer à certaines techniques sur un patient qui vient de mourir : « Es-tu bien sûr de vouloir être médecin? » Ou encore, la parenté, lors d'une fête de famille, qui se demande pourquoi vous n'avez pas votre trousse de médecin dans le coffre de votre voiture, laquelle vous aurait permis de vérifier la tension de tante Berthe (*rouge comme une tomate*) ou la glycémie du grand-père Isidore (*blanc comme un linge*).



LA SANTÉ DES MÉDECINS

Ou bien cet ami qui, à la fin d'un souper bien arrosé pour toute la tablée, se demande pourquoi vous n'allez pas aider ce monsieur qui vient de tomber dans l'entrée et qui semble bien mal en point. *Le même qui m'a servi mon troisième verre de vin...* Ou votre enfant qui ne comprend pas pourquoi vous ne vous hâtez pas de répondre quand on demande : « Y a-t-il un médecin dans l'avion? » Ou ce sympathique collègue qui vous félicite en apprenant votre grossesse, prenant soin au passage de vous raconter ô combien il a été impressionné de voir la grande forme physique d'une autre docteur qui a repris ses gardes seulement un mois après avoir accouché!

Il y a aussi cette gentille patiente que vous voyez tous les trois mois et qui vous demande si vous serez revenue pour son prochain bilan. *Hum, et si je vous voyais en allaitant mon bébé?* Ou celle qui, vous voyant avec un plâtre au poignet, s'inquiète de votre capacité effectuer son examen physique et qui n'a malheureusement pas le temps de revenir un autre jour. *Et que ça me fasse mal, ou que j'aie très bien pu rester à la maison, y avez-vous pensé?* Et enfin, on ne parlera même pas de ces quelques consultants qui soupirent devant votre patient, se demandant bien comment vous avez travaillé pour qu'il arrive à son bureau dans cet état...

Il y a eu, il y a et il y aura toujours leurs attentes... et les nôtres. Pourtant, avant de devenir médecins, nous étions aussi des êtres humains, n'est-ce pas? Qui a décrété qu'à partir du jour de la remise de diplômes, on ne pouvait plus être un être humain normal avec des émotions, des fragilités, des moments difficiles et, oui, des échecs? Qui a décidé que parce que j'étais médecin, je ne pouvais plus me permettre d'être malade, fatiguée ou triste? Qui a dit que je ne pouvais pas boire de la bière ou aller au fond du sac de chips pendant mes vacances, porter péniblement quarante livres de trop ou encore, être trop fatiguée pour remplacer un collègue pour la prochaine garde (après une semaine de travail)? Qui a décidé qu'on ne pouvait annuler une journée de bureau en raison d'une bonne grippe ou prendre les trois mois de convalescence recommandés par le chirurgien (qui, non, n'a pas une charte spéciale pour les docteurs zélés qui voudraient retourner à leur travail sitôt les tubes enlevés!)? Qui a suggéré que je ne pouvais pas vivre un deuil pathologique à la suite du décès de ma mère ou puisqu'étant médecin, je devrais savoir quoi faire si mon

fil se drogue ou si ma fille fugue? (Hum, mais est-ce seulement permis que la progéniture d'un médecin se retrouve dans de telles situations?) Comment un chirurgien qui approche la soixantaine peut-il pratiquer une opération d'urgence à minuit, après avoir complété sa journée, sans que son dos ne crie et sans que sa tête ne cogne et, il va sans dire, tout en maintenant un degré de compétence inégalé? Advenant un problème, son âge et sa fatigue ne compteront pourtant pas! Mais un médecin doit-il être au maximum de ses compétences en tout temps?

Et vraiment, le peut-il?

Pourquoi serions-nous toujours capables? Capables de trouver des solutions à tout. Capables d'annoncer un cancer, un diabète ou une maladie dégénérative (tout en gardant évidemment un moral d'acier!), capables de côtoyer la maladie, la mort et de rester quand même optimistes. Capables de ne jamais être ébranlés par la souffrance des patients. Ne jamais se tromper, ne jamais connaître l'échec.

Comment survivre à un échec, quel qu'il soit, si son parcours n'est qu'une suite sans fin de A+? Plus l'échec arrive tard dans une vie, plus il est difficile d'y faire face. Comment s'outiller pour pouvoir se relever après une chute si on n'a jamais chuté? Comment comprendre nos patients en situation d'échec quand on n'a pas la moindre idée de ce que cela veut dire?

Et si se permettre de vivre la maladie, la blessure, l'échec faisait de nous de meilleurs médecins? Y avez-vous pensé? Rien, dans le serment d'Hippocrate, dans notre code de déontologie ou dans les conditions d'obtention de nos diplômes, n'indique que nous sommes condamnés à l'excellence, ni dans notre vie personnelle, ni dans notre vie professionnelle. Il faut arrêter de faire semblant, de supposer que rien ne nous atteint. Il faut réussir à admettre que les épreuves de la vie et du travail ont un impact sur nous. Nous voulons que la communauté médicale et la société le comprennent. Peut-être faudrait-il que nous commencions par le comprendre et l'admettre nous-mêmes?

Qui a dit que l'on devait être infaillible à vie? ☒